PRÉFACE DE DONATION ET DE PUBLICATION

Écrit et édité au Saguenay–Lac-Saint-Jean, Québec, Canada.

Ce texte est publié sous un contrat légitime avec Amazon Kindle Direct Publishing (KDP) à des fins de diffusion commerciale. L'auteur, Alex Côté, en détient l'entièreté des droits intellectuels originels.

Cependant, dans une volonté explicite d'ouverture, de partage et de postérité, l'auteur déclare ce qui suit:

Si, pour toute raison, Amazon ou tout partenaire de distribution ne permet plus l'accès public à ce texte, quiconque est en possession d'un exemplaire numérique ou physique est autorisé à :

le reproduire,

l'archiver,

VIES JAUNES APRÈS LES BLUES

et

LE RÈGNE DES GONFLÉS

—

Alex Côté

Édition Deluxe

Amazon KDP

I

Le sous-marin titanesque, affectueusement nommé « Ulysse » par son équipage, remonta à la surface pour la première fois depuis environ une douzaine d'années.

— Ah, enfin… la terre des femmes! s'époumona un des deux seuls à quitter le navire.

— La terre des femmes... la... Je ne me sens pas très bien, Horatio…

— Ne t'appuies pas sur ce truc-là, c'est peut-être-

— Ça, c'est un arbre, mec.

— Hein? En es-tu certain?

— Oui, Horatio…

— Peu importe ; j'étudiais peu la vie terrestre en classe… Détends-toi et-

— Ah, diable! « Ulysse » était-elle blanche depuis le début?

— Bah oui, c'est l'eau qui est jaune! Tu ignorais *ça*?

— Il me semblait que la couleur venait du sous-marin…

Horatio dévisagea son ami pendant plusieurs secondes de silences à travers lesquelles un suspense se créait; il souriait, et, peu à peu, riait.

— Sais-tu ce que la couleur de cette eau signifie, mon cher Horatio?

— Non, mais enfin, qu'as-tu en tête?

Le garçon se tourna vers le rocher le plus bas du littoral duquel il provenait, puis défit sa fermeture éclair et baissa ses pantalons.
— Finn, que fais-tu? Pourquoi t'approches-tu de...
Une fine ligne jaune forma une formidable courbe partant du jeune homme et filant jusqu'à l'océan. Les éclaboussures originaires de la fermeture éclair ne cessèrent de provoquer une orgie de différentes teintes d'ambré. D'emblée, Horatio n'osa dire aucun mot. Toutefois, après que son ami eut ri, il sentit la colère faire bouillir ses veines.
— Comme tu es enfantin, Finn!
— Et toi, la chiffe-molle, qu'as-tu pour prétendre me dépasser?
Horatio se tut. Finn rit de lui et lui frotta le crâne très fort comme il avait l'habitude de le faire. Bien qu'il se débattit, le jeune homme ne put se débarrasser du garçon ; sa force excédait la sienne. Ils se mirent ensuite en route, seuls, à travers une prairie plutôt sèche et interminable.
— Entends-tu ce son?
— Oui. Qu'est-ce, Finn?
— Au-dessus de toi et moi; là, regarde.
— Oh... C'est un... Une mouche!

— Non, Horatio. Ça s’appelle un oiseau! C’est un corbeau, plus exactement.
— Peu m’importe son nom.
— Tu te trompes là, mon ami, déclara Finn, pointant de son index un mot particulier qui attendait sur sa langue : « charognard ».
— C’est toi, le charognard ; pas cette bête.
— Laisse-moi m’opposer à tes dires et te rappeler que nous marchons dans ces prairies depuis plusieurs heures. Le soleil se couchera bientôt et nous devrons dormir ici si ça continue.
— Me dis-tu que cet oiseau attend notre mort?
— Plus qu’un peu.
Horatio leva la tête et suivit le corbeau du regard.
— Veux-tu établir un campement tout de suite?
— Avec quoi donc? Nous sommes bredouilles...
Horatio lâcha une poignée de jurons tandis que Finn s’asseyait sur l’herbe sèche.
— Dormons tout de suite.
Et ils dormirent tout de suite.

II

Un oiseau, non pas le spécifié corbeau, prit l'initiative d'attaquer les yeux d'Horatio lors de son sommeil. Ce dernier sut, entre deux ronflements, se tourner sagement. Le coup qu'il reçût au front le réveilla et la peur envahit le pauvre jeune homme. Il réveilla Finn, courant pour éviter les rafales d'oiseaux affamés qui s'abattaient sur lui. Lorsque celui aux cheveux blancs se réveilla, sa surprise de voir dans cette prairie une cinquantaine de volatiles fut sans pareil. Les garçons coururent, fuirent et s'échappèrent du mieux qu'ils ne le pouvaient. Hélas, rien ne battait à la course un oiseau qui bat des ailes et file à travers le vent. Des courants d'air, du ciel fameux et de l'espace, rien n'échappe à l'œil du prédateur si assoiffé de sang qu'il voit rouge même dans l'obscurité.
Après une dizaine de minutes, les coureurs virent, à l'horizon, autre chose que les prairies : des pentes, des rochers, des arbres, des buissons et, au-delà de tout cela, un château titanesque. Reprenant leur souffle, les deux amis purent enfin saisir des branches et des cailloux afin de se défendre des oiseaux.

— Dans nos livres, on ne nous décrivait pas ces bêtes sadiques comme elles le sont…
— Peu importe, je… suis simplement soulagé. Ç’aurait pu être pire.
— En effet. Et ce château, le voilà.
— Allons-y.
Finn et Horatio traversèrent les pentes, la forêt et les nuées d’oiseaux avec peine. La faim rongeait leur esprit petit à petit. Ils perdaient leur santé mentale à un point où lorsqu’ils arrivèrent aux portes du domaine gigantesque, ils croyaient que la réalité leur jouait un vilain tour et doutaient de tout. Pourtant, les grandes portes s’ouvrirent et leur attention fut aspirée dans les couloirs sombres, des marches, plusieurs centaines de marches, puis leur regard prit directement un trajet en spirale, glissant jusque dans les lignes dansantes du feu. Le feu invitait les garçons à valser rapidement, à plusieurs reprises, de ses centaines de petites et fines lignes hypnotiques. Inconsciemment, les deux jeunes se livraient à toute menace, mais aucune misère ne se présentait ; seulement deux longues paires de jambes, découpés en silhouettes par le joyeux feu, apparurent dans le cadre de leurs yeux. Un coup, puis deux, résonnèrent.

Un sceptre d’or créait ces amples vibrations qui massaient les tympans de leur douce mélodie. Finn, à demi éveillé, leva les yeux ; le rythme le sortait de sa transe. En vérité, il y ajoutait de l’ampleur, le hors champ en entier. Horatio, quant à lui, s’assoupit tel un aventurier accompli entendant le gong du triomphe, de la fin d’une carrière, d’une vie. Les fines paires de jambes se remirent à bouger et Finn ne cessa de leur prêter son attention. Des voix voyagèrent dans la pièce comme ses yeux poursuivaient les lignes vagabondes, mais le crépitement du feu claquait, clamait trop bien la douceur du silence pour que quoi que ce soit ne se donnasse plus aux tympans. L’attention d’un seul Finn ne se divisait plus. Les voix insistèrent, mais elles ne voyageaient que plus vite dans le temps. Des rideaux spectaculaires sortirent du sol et du plafond, noircissant la vue du jeune homme. Surpris, il recula, mais les rideaux le suivirent et répétèrent leur entrée comme leur sortie. Finn, marmonnant pour se débattre, se surprit à découvrir que les rideaux étaient ses paupières. Il s’endormit contre le berceau froid et confortable qu’était le sol de céramique blanc.

III

« Serais-tu prêt à risquer ta vie pour nous? »

Finn parvint à ouvrir ses yeux après plusieurs battements de cils, mais le sable continuait à lui piquer les yeux.

— Pourquoi me demandes-tu cela? Sur notre contrat se lisait « Jardiniers ». Dans le dictionnaire se lisait « Personnes qui entretiennent un ou des jardins. »

— Toi, tu ne viens visiblement pas d'ici... Décris-moi donc ta provenance.

Finn se mit à paniquer. Son cœur battait la chamade parce que ni la fille aux longues et jolies jambes, ni quiconque qui vivait sur terre ne devait apprendre d'où il venait... aussi, deux longues couettes noires marchaient sur les couvertures sous lesquelles le garçon était enveloppé et l'emprise de yeux bleus effrayait son regard.

— Ne sois pas timide. Je déteste les gens qui sont incapables de s'affronter... puis, enfin, tu ne ferais pas un bon guerrier si tu ne savais pas commencer par toi-même.

— La gêne ne me gêne pas. Néanmoins, il n'est guère question que je guerroie... n'est-ce pas?

— Tu te trompes : il y a les troglodytes.
La fille expliqua le danger qu’ils représentaient pour le royaume, le jardin sur lequel des cavernes menaçantes régnaient en-dessous en tirant les racines de fleurs vers la peur. D’ailleurs, les oiseaux devenaient fous. Toutefois, ça, c’était une histoire plutôt normale lorsqu’on la comparait à celle des étrangers des crevasses.
Bien loin, en-dessous des dizaines et des dizaines de marches qu’il ne fallait pas chercher parce qu’elles étaient cachées, se trouvaient ces géants nus à la peau légèrement blanche ou légèrement pêche. L’origine de ces créatures froides échappait aux citoyens normaux, mais aussi aux aventuriers... et, finalement, leur existence même dépendait d’opinions.
La fille demanda une fois de plus à Finn s’il se qualifiait pour l’emploi royal. Il acquiesça lentement de la tête, sachant qu’une telle éventualité devait être prise en compte et qu’il ne pouvait tout simplement pas abandonner sa mission initiale aussi facilement ; il ne pouvait plus reculer et retourner à bord d’« Ulysse ».
— Tu es donc un brave jeune homme, un guerrier digne de toi-même, ou même de ma royauté?

— J’aime croire que oui.
— Ton ami suit-il ta philosophie?
— Sans aucun doute.
— Fais-tu simplement présumer cela ou serait-il digne d’un sacrifice pour ta vie et la mienne?
— Malgré bonne et jeune femme pleine de beauté comme vous, je jurerais qu’il hésiterait. Toutefois, par la grâce de vos paroles si directes et par le biais de ma tête si dure que chaque cognement contre la sienne ravive notre fraternité, je puis vous affirmer que nos vies seraient sauvées!
La fille aux cheveux noirs ria, puis fixa chaleureusement Finn, qui ne put s’empêcher de détourner son regard.
— Tu sais, garçon, tu devrais utiliser de ce courage qui est tien afin de me faire face... Cela ne t’effleurait pas l’esprit?
— Non... du moins, pas en ce qui concerne la royauté, les femmes comme vous.
— Suis-je de royauté?
— À vous de me dire si le sang qui coule en vous est royal. À moi de qualifier votre grâce de royale et merveilleuse, toutefois.
La fille toucha sa poitrine, son cœur, comme Finn l’avait touchée en-dedans, comme pour se remémorer de la seconde passée, pour conserver le

sentiment ou pour protéger son image déstabilisée. Le garçon possédait alors le regard. La fille, elle, avait pris de ses yeux une tournure dérisoire. Elle rajusta sa mire et déposa un baiser sur la joue de Finn comme on déposerait une grenade sur le sol ; en fuyant par après. Elle fuit vers son oreille et lui supplia de ne pas mourir tandis que furent le marchand de sable débarquant, le rougissement arrivant, le picotement venant ou, étrangement, le sommeil envahissant.
Dans la rêverie endormie et fantasque du jeune homme, la porte fermée de la chambre s'ouvrait et laissait sortir un feu aussi spectaculaire que menaçant. Pendant ce temps, la fille aux cheveux noirs disparaissait et revenait, renaissait, à partir des cendres et du charbon chaud. Elle murmurait sans cesse à son chevalier qu'il était parfait. Finn, lui, découvrait qu'il portait une armure. « Je ne suis pas parfait! », criait-il. Pourtant, la fille continuait à le traiter de beauté de la nature. Comme trop froid devant tant d'émotions, Finn retira son humble heaume pour prouver la pertinence son point ; de sa chevelure blanche tombaient des pellicules alors qu'il la frottait. Il essayait de masser sa tête, mais la

nervosité l'empêcher d'initier ce qui pouvait le calmer.
Le feu s'éteignit. Du vent se mit à faire virevolter les cheveux de la vilaine alors qu'elle s'approchait trop : « Ton armure n'est plus brûlante, et désormais, tu dois l'enlever pour ne pas mourir de froid ». Finn criait et ce vent, ses paroles vidées de sens, provenait de sa bouche. Il la ferma lorsqu'il s'en rendit compte. La flamme, restant vive devant le valeureux, caressa ses cheveux blancs.

« Regarde... Il tombe de la neige. »

IV

Après s'être doucement assoupi, Finn se réveilla brusquement sur un sol de pierre lisse.
— Nous sommes seuls au fond de notre futur tombeau de froideur! s'exclamait Horatio à l'oreille de son ami.
— Allons, allons... Rien ne sert de paniquer. Il faut stresser à point. Stresser permet de planifier et, par conséquent, de sauver notre peau. Sinon–
— Sinon, nous mourrons. C'est terrible, mieux vaut tourner en rond et chanter plutôt que de se ronger les os jusqu'à ce que tu réalises à quel point nous sommes dans le pétrin.
— Épargne moi, pour la prospérité d'Ulysse, tes pauvres plaintes impertinentes! Raconte-moi plutôt ce que ton petit cerveau sait de la situation.
Les narines d'Horatio rapetissèrent tandis que son air serein se frayait un chemin. Il se gratta la tête, leva les yeux, puis ses billes noires retombèrent sur l'être aux cheveux blancs comme neige.
— J'ignore tout de cet endroit, avoua alors l'innocent Horatio.
— Ce n'est pas grave, affirma Finn.

Reprenant leur esprit fraternel, leurs jambes s’élevèrent toutes ensemble du sol comme des perches de saut en hauteur. Leurs mains les propulsaient et, déjà plus tard, ils scrutaient la grande pièce vide dans laquelle ils se trouvaient. Celle-ci était finalement vide ; de pierre de haut en bas. Aucune sortie. Les deux amis se promenèrent en massant les murs, mais rien ne changeait. La fraicheur des lieux commençait à les tuer à petit feu. Puis, Horatio pensa. Finn pensa. Enfin, l’air frais les matraqua :

— Que faisais-tu avant de t’endormir?

— Je parlais avec une fille.

— Moi aussi, dit Horatio.

— De quoi te parlait-elle?

— Du contrat de jardinier.

— Même chose pour moi.

— Son regard te calmait-il?

— Non. Elle jouait dans le cerveau, je crois.

— Elle m’endormait.

— On m’a demandé si nous sacrifierions nos vies pour eux, pour la royauté.

Horatio plissa les yeux. Il laissa entrevoir ses dents serrées dans son expression pensive.

— Je suis certain qu’ils sont plus cruels qu’ils en ont l’air. Comme-

Finn mit sa main sur la bouche de son ami et l'avertit :
— Ne parlons pas de notre ancienne maison. Nous sommes peut-être surveillés, chuchota-t-il à son oreille.
— Tu as raison. Nous devons oublier... tout oublier, marmonna-t-il avec sincérité.
Le « blondinet » acquiesça de la tête. Il frotta ses mains pour se réchauffer, frotta ses cuisses, puis soupira. Alors qu'il allait annoncer que la mort approchait sans doute par le biais de la froideur, une plante poussa et écarta une fine et mince ligne entre les pierres lisses. Elle fleurit en un visage de bambin qui les avertit d'une voix grave d'homme qu'ils devaient se rendre jusqu'à « l'autre salle aux pierres lisses » pour survivre. Les troglodytes, ils allaient devoir leur faire face. Grimaçant devant l'étrange créature, les deux garçons ne cherchèrent pas à comprendre et se fâchèrent contre le bébé.
— Espèce de petit saligaud suceur de tétins... TU nous as enfermé ici, n'est-ce pas?
— Nous n'avons rien fait de mal, renchérit Finn.
— Assez, assez... Cessez de vous apitoyer sur votre sort. Ceci est un test

pour voir si vous êtes de taille pour le travail. Bonne chance.
La petite chose retourna peu à peu d'où elle venait, mais les jeunes ne la laisseraient pas aller ainsi. Ils tentèrent de retenir la tête, mais toutes les racines avaient déjà quitté les lieux et la tête gluante glissait de leurs mains. Un rire de bébé opaque traversa les craques, puis les pierres se resserrèrent.
Le mur opposé à celui qu'ils observaient encore s'ouvrit alors en une petite entrée. Des êtres humains pouvaient y pénétrer seulement à quatre pattes. Les racines opéraient, retinrent le mur jusqu'à ce que les deux employés s'engagent à la tâche. Ensuite, plus rien ; le portail se referma sans laisser de traces. La noirceur envahissait la vue des garçons, qui s'habituaient à peine au peu de lumière des fentes du plafond précédent. Plus rien ne leur indiquait quoi que ce soit.

V

Les troglodytes évoquaient la peur sans même se présenter. La place dans laquelle se trouvaient les garçons était vide. Elle ressemblait à un village géant modifié pour s'accommoder à un âge de pierre. Les magasins, vides, se résumaient à de grosses tablettes grises en-dedans de rondes maisons grises dans des quartiers gris. Plus les deux amis s'enfonçaient dans le paysage, plus l'ampleur du son qu'ils provoquaient générait une peur de se faire prendre chez eux. Le « toit » de pierre de la ville, soutenu par plusieurs piliers dont certains qui s'imbriquaient naturellement au cœur des bâtisses. S'enfonçant dans la pente de plus en plus noire, Finn constata que de l'eau glissait de leur entrée jusqu'en bas, à l'horizon fanant de leur vision comme les pétales d'une fleur suivant le vent. Finn rappela leur objectif à son ami, qui se laissait distraire par le doux son du ruisseau et le flot envoûtant. Horatio n'écouta guère son ami jusqu'à ce qu'il se laissât distraire à son tour :

— Je me demande d'où cette chute provient.

— Moi aussi, rêva le rêveur, la tête dans les airs et tournant comme valsant.
Soudain, un pas résonna à travers le quartier. Les petits hommes figèrent sur place. Un autre pas émit des ondes qui les paralysèrent davantage. Puis, un troisième pas leur fouetta le visage et les introduisit à la panique totale. Horatio trébucha, tomba sur Finn et ils finirent à l'eau. Évidemment, le flot les tint et les entraîna dans une glissade incessante. Les pas semblaient de plus en plus nombreux et ils s'en approchaient par le malheur de l'eau. Horatio criait sans cesse même s'il savait que cela ruinait complètement leur pitoyable semblant de couverture. Finn serrait les dents et ne respirait plus tellement ses pensées chaviraient. La nature, athlète qu'elle était, ne put s'empêcher de tester ses limites avec les lois de la physique. Elle poussa, poussa, puis poussa encore l'eau. Sa force dépassait la fermeté que des mains d'humains pouvaient atteindre ; hélas, les jeunes hommes n'arrivaient pas à s'épargner le sort qui les attendait. L'éclaboussure qu'ils provoquèrent les absorba dans plus d'eau, et enfin… leurs tympans

vacillèrent dans un espace aquatique large.

Les désemparés sortirent à la surface pour respirer. L'écho de leur respiration s'entendait. L'endroit ressemblait à un gigantesque hall religieux, presque à un temple. Une piste de pierre traversait la pièce en longueur, tel un tapis rouge déroulé pour une vedette. De chaque côté de cette allée se trouvaient un géant bassin où l'eau aboutissait. Le village possédait donc deux sources d'eau qui glissaient jusqu'en bas de toute la pente. Finn appuya ses coudes contre la pierre pour s'y élever. Horatio l'agrippa de ses mains tremblantes. Les deux éprouvaient un certain stress ; l'eau de la glissade aurait pu les asphyxier tel un tueur en série de deux. Ils prirent leur temps pour se calmer, couchés sur le chemin.
— Ah… Qu'Ulysse… Ah… nous bénisse, haleta Horatio.
— Nous sommes maudits, plutôt.
Finn remarqua que leurs vêtements avaient été soigneusement remplacés depuis leur éveil. Ils furent déçus, mais avant même de pouvoir continuer sur cet élan, un vacarme viola leurs oreilles. Ils s'alarmèrent en voyant

l’eau dans laquelle ils se trouvaient il y a peu s’élever jusqu’au plafond et entrer dans de gros trous. C’était comme des chutes d’eau… à l’envers. S’ils avaient possédé davantage d’espace, une course folle se serait initiée. Mais la longue allée ne permettait pas cela ; seulement trois hommes tous debout représentaient sa largeur. Horatio tituba, paniquant en tournant sur lui-même. Six chutes ne cessaient de le menacer, alors il tituba. Trois se trouvant de chaque côté, il titubait entre la gauche et la droite à cause de cette symétrie. Elle le poussait autant d’un bord que de l’autre. Finn le retint.

— Je me battrai loin, mais le ferais-je sans toi, mon ami? Non, alors allons, ne te laisse pas « abeausir » le portrait par cette eau trouble!

— Pourquoi m’attaquerais-je à l’eau, cher? Je sais que le combat ne prend guère place là. Quittons ces lieux. Je pourrai enfin te baiser la bouche après, plaisanta Horatio.

Le bruit de l’incessante ascension de l’eau tapait sur les nerfs des deux jeunes. Ils se précipitèrent donc vers une des deux issues du chemin pour constater qu’ils faisaient face à un cul-de-sac et que la sortie se situait de

l’autre côté. L’eau causait un vacarme indéniable, mais ils ne rebroussèrent pas chemin, car un homme, devant eux, méditait. Assis, les jambes croisées et les yeux fermés, il n’émettait pas un son. Certes, on ne l’aurait jamais entendu s’il avait parlé, mais son calme dans une telle situation démontrait néanmoins sa concentration. Puis des statues, de l’avant de l’homme, gravées dans le roc, donnaient des figures à l’air divin. Quatre êtres s’accumulaient dans le tout gris. Les massacrés tympans ordonnèrent aux garçons de presser le pas et de fuir loin, loin de là. Ils partirent, donnant à nouveau l’étrange manipulateur de silence d’eau aux troglodytes.

VI

Finn secoua sa tête dans tous les sens.

— Tu m’as trahi, Horatio... Tu lui as permis de nous sacrifier. Tu m’as menti.

— Toi aussi, tu m’as menti. Tu me sacrifierais aussi pour des étrangers.

— Maudit sois-tu, vermine féminine…

— Ton insulte révèle ta traîtrise, non pas la mienne.

— Les menteurs se disent honnêtes.

— Les menteurs sont égoïstes.

— Les menteurs se glorifient!

— Les menteurs sont ignorants! cria Horatio, du bout de ses nerfs. Ça suffit! Laisse-moi tranquille! Fout-moi la paix avant que nous mourrions... Jamais tu ne m’as laissé le doux répit d’une acceptation. Jamais tu n’as regardé les rêves… Ne suis-je pas un homme comme les autres, que je veuille être femme ou non? Les hommes ne rêvent-ils pas de plus grand qu’eux-mêmes, Finn?

Horatio pleurait. Les mots manquaient à l’autre.

— Je n’arrive pas à y croire… M’as-tu considéré? As-tu considéré quiconque? Ton patrimoine : un simple résultat. Voilà, l’égoïste! Cherche autant que tu pourras, mais je rirai, mélancolique,

aussi longtemps que tu penseras dans un cadre… « Ulysse » n’est pas ta vie, Finn… C’est un fardeau.
Finn regarda l’eau bouillante sous eux. Les troglodytes l’avaient trop bouillie. Ils en faisaient plus que nécessaire pour de la viande humaine, pour leur pauvre chair et leur pauvre âme dépourvue.
— Écoute, Horatio… Je m’excuse. Je…
Un tremblement fouilla la gigantesque pièce de fond en comble : vide de prédateurs. La vague silhouette d’un être dansait aux yeux de ceux surmenés par la gravité, attachés à une corde branlante. La grande marmite tremblait devant l’étranger. Elle suait.

C’était le sage.

Il leva la main droite, la déplaça vers sa gauche. La marmite, apeurée, suivit le mouvement. La poulie qui descendait doucement les deux garçons continua son crime, ignorant que son partenaire l’avait trahie.
— Ô, merci, sauveur! bénirent les deux.
— Pauvres ignorants… Vous devriez savoir que ces trous à l’extérieur de la

ville mènent aux dangereux troglodytes!
Les garçons le fixèrent, muets.
— Bon, il suffit… Je vous épargne des sermons pour l’instant, déclara l’inconnu. On sort d’ici, puis, tâchez de ne plus jamais revenir.
De ses mouvements de mains, les cordes se détachèrent et la gravité, désormais docile, déposa gentiment les aventuriers au sol. La bande se mit en route vers la sortie, menée par l’étranger.
— Vous ne venez sans doute d’autre place… tout le monde en cette région craint trop les troglodytes pour explorer ne serait-ce qu’un centimètre de nos grottes.
— C’est… compréhensible, avoua Finn.
— Donc… d’où venez-vous, jeunes voyageurs?
Ils ne répondirent pas et ralentirent le pas. Après quelques secondes de marche, arrivé à la sortie de la pièce, l’inconnu comprit qu’il n’était plus suivi. Il se retourna vers les garçons, comme savourant une saveur de colère précise.
— Dites-moi… vous ne voudriez pas devenir « jardiniers », par hasard?
— Eh bien… oui, bredouilla Horatio.

— Espèces de malfrats, de… de truands! Ce test sert déceler les types comme vous et à les **écraser.** Vous ne possédez aucun don, aucune capacité qui surmonterait quelconque bête… et vous prétendez pouvoir jardiner avec l’intention de bénéficier de ma famille! Heureusement, vous ne pouviez pas prévoir la majesté et la grandeur véridique de la tâche…
— Les profiteurs meurent, Nous comprenons, mais… hommes que nous sommes, simples et nobles, méritons-nous un tel châtiment? dériva habilement Horatio.
— Sûrement pas! Toutefois, les hommes qui risquent leur vie pour la royauté s’échappent d’ici vivants, qu’ils soient puissants ou non. Les truands meurent. Je ne puis vous aider à prouver votre bonté.
— Pourtant, votre sauvetage nous aida il y a peu de cela, n’est-ce pas? s’intrigua Horatio.
— Vous savez ce à quoi vous vous affairez, maintenant… mais en rien au monde mon sauvetage ne vous bénéficiera.
Les deux garçons se virent alors abandonnés par l’étranger, qui leur souhaita bonne fortune. Ils se

regardèrent, hébétés. En quoi son aide pourrait leur nuire?

La panique générale des géants frappa le mur tendre et souple des tympans des deux amis.

Horatio sourit tellement il avait peur.
— Cours, ordonna Finn.

VII

Personne ne le connaissait vraiment. Un prodige, qu’on vous aurait raconté. Il empilait les monsieur-muscles du village qui baignait dans l’ombre du château que l’on connaît aujourd’hui, dans le présent de cette histoire. À le voir faire, on aurait juré qu’il empilait des sacs de poubelles. Les vieilles tricoteuses, ces femmes qui transcendaient leurs propres habitudes et dont le temps consacré à cet art ne s’estimait plus, ne pouvaient pas rivaliser avec sa précision ou sa vitesse d’exécution. Une aiguille dans une botte de foin n’était pas son problème : Il pouvait trouver un bandit dans le village en quelques coups, pour que le vil voleur se rende finalement quelques minutes après son délit. À partir de ce jeune homme seulement, plusieurs murs de pierres, de briques ou de bois s’érigeaient en si peu de temps que la royauté l’embauchât sur-le-champ. Sur-le-champ, le château grimpa de plusieurs dizaines de mètres pour finalement faire trôner son capuchon en cône d’où sa tour la plus haute se trouve. Au coucher du soleil de cette journée où le jeune homme finit son travail, la famille qui régnait sur les

fleurs commença son jardinage dans sa cour. Émue par la magnifique vue qui donnait sur une vaste étendue de riche terre éloignée du village, la reine offrit un généreux montant d'argent au jeune homme. Il le prit, puis le sépara équitablement pour chacun des villageois.
Déjà acclamé depuis le peu de temps qu'il vivait dans le fameux village en développement, il refusa toute gratitude. Il refusait de divulguer son nom et n'ouvrait pas plus la bouche qu'un autre, ou même, moins que le cordonnier enfermé dans sa bâtisse. Sa présence importait aux yeux de tous ; les gens voulaient lui ériger une statue. Il refusa. Il refusait les avances des filles, même s'il prenait le trois-quarts de leurs pensées.
Tout se résumait en son découpage. Ses muscles, taillés dans une carrure aussi imposante que le ciel, respiraient l'apogée de la jeunesse. Ils expliquaient clairement à tous que jamais rien ne les terrasserait, mais qu'il ne suivait que son chemin. Une fois, à l'époque où le petit village s'agrandit largement, une calèche de nouveaux arrivants perdit ses chevaux par mégarde. Elle avait oublié de resserrer quelques liens. En pleine

place publique, les deux équidés se mirent à paniquer et à courir. Le jeune homme, qui passait par là, prit les deux chevaux par le cou, chacun dans une de ses mains, et les arrêta net. Les citoyens, complètement béants d’admiration, le surnommèrent « Deux-Cœurs » à partir de ce jour-là. Il possédait comme atout incroyable une force suffisante pour stopper des chevaux autant qu’aussi, il dédiait corps et âme à la charité depuis son arrivée.

Son départ sorti de nulle part ébranla le village. Ils s’en remirent à la famille royale, pourtant étrangère, pour gérer leurs problèmes de communauté. Comme par réflexe, ce choix fut automatique. Toutefois, le peuple le regretta rapidement ; la supposée « royauté » semblait ésotérique, croyant en la magie et en l’énergie des fleurs. Ils l’ignorèrent donc tel un enfant pris dans une illusion constante. Mieux valait ne pas se mêler de leur trouble de grandeur.

Les affaires continuèrent dans le village, qui devint une légère ville ornée d’un chic château. En gros, il n’y

avait pas de quoi être trop déçu ou fier,
sans ce sacré Deux-Cœurs.

VIII

La danse des chats nocturnes

Finn fut enfin bien échappé
Et jardinier, elle donne
Ce beau, grand titre d'avancée
Trop, hélas, grandement bonne

Ainsi qu'Horatio suivit et
D'emblée, de bien, on le pardonne
Pour sa face très affamée
Efféminée ; charbonne!

Puis, danse en tour élevée
Le soir venu, on s'embrasse,
On jacasse jusqu'à Morphée
D'amitié, de faires cocasses.

Qui, tôt débarqué, tout d'emblée
Eût cru s'amuser futile
Se saura titillé, trompé ;
Pour fille, garçon jubile.

La complainte des cheveux blancs

Son doux nom, elle a prononcé
Dans la caresse du buste.

Il fit la moue, désemparé,
Car il la trouvait plus juste.

« La grande mort m’a effrayé
Mais je cueillerai plusieurs fleurs
Je sais que tu peux me quitter
Donc j’ai une certaine peur. »

Le fort homme voulut rentrer
À l’aube, à l’orée, mais il
Ne voulut le péril d’emblée.
Pause. Il partit donc; file.

Donc, ce matin du lendemain,
Blancs cheveux se leva soudain,
Du beau côté, contre ses seins,
Paisiblement, en souverain.

Ordre premier

Fils de marins partirent tôt
Pressés par les grosses montres
Perçantes de l’unique reine :
Ils ont devoir de pêcher des
Pétales morts dans le jardin.

Finn, encore pressé et sot,
Gentil garçon de rencontre,
Voulait téter de peine
Celle qui a tort, mais le bon lait
D’étale forte en le matin.

Horatio, là, de dévots en flots :
Comment charmer à l’encontre
De la fille de l’arène
De nature qui lui parlait
Si naturellement à bien?

Coquelicot du beau complot,
Finalement, là, se montre,
Parmi les vertes sirènes,
Sans son de visage de paix,
Manifestant fin de satin.

Combat contre deux cœurs

Tout doit blesser à en tuer
Cet inconnu vient, s’avance
Pointe du doigt, trop enragé.

Aussi confus, trop étouffé,
Ceux d’anxiété, malchance
Portent, dedans leur renommée

Une douce et condensée
Valse de ces vers violents
Dont le normal tombé, vidé

Leur bonifia les traits humains
Depuis, des troglodytes, l’enfermé
En le ciel très caché.

Deux-Cœurs vainquit les amis, mais suivi

Perdants,
Fuyez.
D’antan
Irisés.

Mais lui,
L’ancré,
S’agit
D’entrée.

Forme imposante,
La statue a bougé!
Elle se présente,
Imposante damnée.

Sans voix, offre l’effroi.
Cette figure touchée,
Sans même bouger, jà
Va choquer le musclé.

IX

Les deux amis matelots félicitèrent la statue. Le véhément Deux-Cœurs, non trop abattu, à même ne serait-ce que la poussière, mordait l’air, frustré. Le matelot de métal salua les deux matelots. Ils ne comprirent pas d’où ce dernier arrivait, mais de l’aide ne se refusait pas en ces temps critiques. Peut-être venait-il d’Ulysse? Le père de Finn lui en aurait parlé. Faisant fi de cela, Deux-Cœurs fuit, tandis que les amis applaudissaient l’immobile. Il ne donnait pas de réponses. C’était mieux ainsi : cela réduisait le nombre de potentiels délateurs d’un, puis remontait le moral de la petite troupe d’infiltrés. Aussitôt, la reine sortit sur son balcon et salua les garçons. Le muet fit sa révérence à la femme d’honneur, à la surprise des jardiniers. La fille qu’Horatio seulement connaissait d’eux deux accompagnait sa mère. Celle-ci salua tout le monde, tirant une spécificité du lot pour le pleurnichard. Finn, intrigué, songea aux moments passés avec son étrangère : s’entretenait-elle avec le roi? La reine descendit les marches du château, et au moment où elle étreignait son protecteur métallique,

ses deux employés, ses deux gardiens, jouaient de leurs mains avec les fleurs et la terre. Batifolant ainsi, rien ne s'accomplissait, mais l'effort vain la fit rire. De cela, la petite de la reine enlaça Horatio et l'emmena en lui chantant des taquineries.
— Que faites-vous de mon ami partenaire?
— Nous lui apprenons à devenir une unité, mais son entraînement ne te concerne pas; il s'entretient avec sa maîtresse en privé comme tu t'entretiens avec ta maîtresse de ta propre manière.
— Puis-je donc, ma Reine, aller la voir de ce pas?
— Non. En infortuné que tu es, tu auras pourtant la chance d'une éternité durant comme personne.
— Qu'insinuez-vous, ma Reine? Ô, je suis piètre à ces jeux de dilemmes en mots.
— Je dessinais une phrase qui t'ordonnait d'être au service plus noble d'une cause plus haute.
— Pardon?
Finn ne put s'empêcher de sourire, puisque malgré sa dévotion grandissante, il demeurait un traître tirant la rancune des marins pour la jeter sur terre.

— Tu verras plus tard, brave jeune homme. Pour l’instant, afin de repousser les assaillants et de te montrer digne, je t’ordonne expressément de t’entraîner à vaincre la mort avec mon frère, cet homme de fer.
Finn s’agenouilla.
— À vos ordres, ma complète façon vous aurez.
La reine rit, puis partit, annonçant alors aussi sa disposition. Finn se retourna vers le frère.

Horatio riait nerveusement, trébuchant en sautillant chaque fois à temps pour que le sol puisse réconforter ses pieds. La fille lui tenait la main, le menant en courant. Le pauvre Horatio ne savait trop quoi dire, quoiqu’il balbutiait trop en la présence d’une véritable femme devant lui. Après s’être rendus en la forêt près du littoral d’où les aventuriers avaient débarqué, les deux commencèrent à reprendre leur souffle. La jeune, de vive voix, montra à Horatio son doigt.
— Je vais t’apprendre à devenir une fleur.
— Comment? Une… fleur? En quoi cela m’aiderait à devenir comme la femme, ce que je ne comprends pas?

— Si je suis fille, je serai femme, donc ta juge. Ainsi donc, aussi, te crois-tu maître de la technique? Qui te dit ce qu’il faut faire pour te comprendre?
Horatio haussa les épaules, un peu trop tremblant. Contrairement à Finn, les lèvres féminines éveillaient tout le contraire de ce qu’était la masculinité. Elles éteignaient son esprit primaire et l’élevaient en-dessous de sa conscience, le descendaient en haut de son inconscient : dans un monde métaphysique, il baladait avec plaisir étrange. Ses pupilles signalisaient l’écart entre lui et cette vie d’amour de femme; elles s’écarquillaient devant… les fleurs, oui.
— Commençons.
— Hein?
Horatio haletait encore.
— Tu m’entends, ne plaisante pas.

X

Par une chaude baignade dans le noir, entre les fines herbes vertes éclairées par la douce lune, le vent se faufilait lentement. Il caressait le cuir chevelu de la Terre et personne ne lui en voulait. Pourtant, un contre-courant trouble naquît et émit de petites plaintes lors de cette belle nuit. Les tourbillons et spirales que formaient le bruit finirent par s'agencer pour enfanter un son unique auquel rien ni personne sur la planète, à cet instant-là, possédait outre chose que la méconnaissance. Le gazouillement de tubes métalliques s'amplifia. Un souffle profond, tel que celui d'un clown aux poumons consacrés à la musique de bouteilles vides dans son cirque, se promena dans la prairie près du littoral. Près de là, dans le château qui veillait sur les roses, plusieurs soupirs silencieux de victorieux comme d'amoureux marchaient dans les couloirs et traînaient des pieds avec une lenteur longue, lente, latente, lisible du plus profond du creux feu du foyer. Un magistral ronronnement caressa le venir de l'air et dessina une fine ligne de soie devant les étoiles. Finalement, il y eut une, deux, puis

trois caresses dédiées à l’ombre, venant de sa sœur qui consistait en son absence. La dormance des éclairs donnait sommeil ou naissance aux bâillements. Elle tuait l’éveil ou enlevait les mots de la bouche. D’un long silence, l’ombre revint, toute gênée de sa visite. Elle repartit de plus belle en la voyant revenir. Le fil lumineux se coupa en deux tel un fin cheveu divisé pour un jeu… ou comme un spaghetti précautionneusement préparé par un gentil chef cuisinier. Un bras sortit de la fente formée. L’ombre le prit et l’emmena avec elle entre les lignes du sol, les tracés sans brins verts. Le corps qui accompagnait le bras suivit la jeune femme. Frottant délicatement ses yeux, enlevant les minuscules particules de terre qui s’y attachaient, le mystérieux voyageur venu d’ailleurs se releva. Il remercia la lune de la paix qu’elle emmenait pendant quelques secondes, puis il sourit, confiant, en apercevant le grand amas de ressources empilées que l’on surnommait, là d’où il surgissait, « Gâteau ».

Les rayons de la grossière sphère jaune débordaient pour finalement plonger dans la couche d'air dans laquelle

respiraient la reine et sa fille. Les lignes lumineuses pliées nagèrent doucement jusqu'aux beaux visages afin de les caresser de leur clarté. Ils s'acharnaient sur Finn, qui, solitaire, creusait une nouvelle aire de jardinage pour honorer sa nouvelle fiancée d'un assez rude entraînement. Soudain, Finn eut comme un constat. Il ignorait le nom de sa fiancée. Il alla donc lui demander.

Elle n'en avait pas.

Choqué, Finn, qui pelletait la terre avec plus de force, sentit le soleil insister sur son étourdissement grandissant. Une vague de chaleur envahit son corps. Il n'arrivait plus à se concentrer sur son entraînement, ou même, sa respiration. Haletante, elle dévalait et s'insérait dans ses narines avec une rapidité sans contrôle.
La princesse vint à Finn et lui caressa le visage en lui murmurant de douces paroles. Étranges, elles dépassaient sa compréhension de la fille, sinon, les fleurs demeuraient une partie omniprésente son langage. Avant de perdre connaissance, il lâcha un soupir, signe de son exclamation étouffée. La fille comprit que quelque chose d'autre

que son entraînement l'avait percuté. Toutefois, ce n'était guère en lien avec l'assoupissement normal de son fiancé; un jeune homme se tenait devant la mère et le couple royal.
— Mon nom est Lilian et je suis là pour vous protéger, mesdames, mes mères.
Les deux femmes ne comprirent pas tout de suite la signification du mot mère, étant donné leur propre vocabulaire floral et spirituel.
— Pourquoi es-tu ici? Ta gentillesse t'amène-t-elle à aider?
— Oui, entre autres, mais, finalement, non. Je… Je viens d'un endroit plutôt questionnable et je me dois de vous dire que je suis égoïste. Je me suis échappé de cette prison afin de m'apaiser et vivre doucement.
— En gardant la royauté? Je doute fort que tu puisses te reposer parmi nous, continua la reine.
— Vous êtes ma grand-mère, Nora Rosenthal. Quant à vous deux…
Lilian se tourna vers Finn et la princesse.
— Quoi? demanda la fille.
— Vous êtes mes parents.
— Hein? soufflèrent simultanément les deux femmes.

— Si votre futur a la malchance de se dérouler sans moi, vous pouvez faire votre salut sans plus tarder.
— Pourquoi? s'intrigua Nora.
— Je viens du futur. Apparemment, d'un futur désormais alternatif et impossible à changer, puisque mon voyage dans le temps marque cette continuité. Voyez chaque futur comme une ligne, et chaque possibilité comme une ligne se séparant en plusieurs alternatives possibles. Je viens de l'alternative où mes parents m'engendrent et… ce n'est pas un beau monde, fiez-vous à moi. Les troglodytes sont plus dangereux que vous le pensez. Seuls, Finn et Horatio ne parviendront jamais à vaincre toute leur armée. Vous, grand-mère, je ne vous avais jamais vue auparavant; cette guerre cause, entre autres, votre… mort.
Les deux filles figèrent sur place. Lilian hoche de la tête.
— …Vous refusiez de me dire pourquoi ou comment, mère.
— C'est ridicule… Comment ton histoire peut-elle tenir debout? Quelques géants ne tiendraient jamais tête à notre équipe. Nous avons aussi notre garde du corps, le protecteur de fer.

— Il finit sans doute oblitéré, car je ne l'ai jamais vu.
Les filles se consultèrent alors que Finn se réveilla.
— Je suis heureux de vous voir, père, fit Lilian.
— P… Père?
Lilian acquiesça de la tête. Finn se laissa submerger d'inconscience une fois de plus. Lilian lui gifla le visage. Il se réveilla.
— Père, vous devez impérativement vous entraîner à maîtriser votre pouvoir de débalancement.
— De… De débalancement? A… Attends…
Finn se leva piteusement et reprit son souffle en essuyant son pauvre front plein de sueur. Il remit en question les déclarations de Lilian, mais ce dernier alla finalement jusqu'à lui montrer son pouvoir afin de le convaincre de la vérité.

Sur rien du tout, Lilian se mit à marcher. Enfin, en fait, il semblait monter des escaliers… seulement, il montait dans les airs sans aucun support. Il « marchait sur l'air », comme le disait Finn.
— Ce pouvoir provient de notre lignée raffinée; grand-père maîtrisait la

gravité jusqu'à une certaine extension, vous maîtrisiez l'échange du poids des objets, et, moi, je possède un pouvoir d'adhésion à absolument tout type d'atomes.
Finn se tenait devant son fils, hurluberlu.
— Magnifique! Je pourrai dominer le monde, avec une telle famille! s'enjoua le jeune « blandinet ».
La fiancée du garçon vint l'étreindre. Il sourit, puis la reine sourit. Finalement, Lilian, surpris, suivit les autres.
— Vous manquez de réaliser la gravité de ce qui se produira dans un certain temps, mais vous ne manquez pas d'amour.
— Nous te concevrons un frère digne de l'espoir, lança la fille.
— ...Et quel est ton nom? échappa Finn, paniquant un peu. Je ne connais même pas ton nom!
— Elle n'a pas encore de nom, je présume.
— Effectivement, affirma Nora.
Finn demeura silencieux.
— Je viens du futur. Sache-le, papa, car c'est pour t'aider à combattre des troglodytes que je viens.
— Comment es-tu parvenu ici?
Le jeune homme refusa de raconter son cheminement en détail et songea

même à ne rien révéler à ses parents, qu'il jugeait techniquement avant déjà avant sa propre date de naissance, mais il aboutit à une conclusion : raconter qu'une machine qu'une entité avait créé pour le mal avait été détournée de son intention par un ami afin de l'envoyer là où il se tenait.
— Malheureusement, je ne peux plus affecter la temporalité d'où je viens. Ainsi donc, je suis en quelque sorte égoïste de laisser mes amis et ma vraie famille mourir…
— Nous sommes les mêmes personnes.
— Cesse de tenter de me réconforter, mère. Je t'aime, mais… nous devons travailler. Et cesser de songer au pire.
— Arrête de penser à ta ligne temporelle, alors. Rien ne sert de déprimer. Autant s'entraîner là, tout de suite, même.
La fille de la reine s'inquiéta pour l'état de son fiancé : ne s'épuisait-il pas trop? Finn la rassura, déclarant être un homme, et partit avec son fils apprendre la voie du combattant.
La fiancée lâcha un soupir d'admiration.
— Je devrais me trouver un nom.
— Pourquoi donc, ma fille?
— Je l'ignore, mais si Lilian a omis de le dire et m'a laissé la possibilité de

l'inventer, ce doit être parce que le plaisir de s'approprier un nom est sans égal.
— Fais attention.
— Pourquoi?
— S'approprier un nom, c'est aussi se créer un fardeau.

La journée battait son plein milieu alors que Finn et son fils se promenaient dans la nature.
— Père. Afin de maîtriser vos pouvoirs, vous devez seulement soulever plusieurs objets et désirer très fortement qu'ils changent de poids. Ce peut être un objet à la fois comme ce peut être un vrai cirque, une jonglerie espiègle, ma foi.
— D'accord. Le combattant de fer savait ce qu'il me faisait faire, alors…
— Il m'intrigue. Qui est-ce?
— Un particulier que ma douce affectionne, je présume. La reine semble le connaître.
— Celle-là aussi, elle m'intrigue. Si seulement vous m'aviez informé à son propos, je pourrais prévenir son mal…
— Rien ne sert de regretter. Je ne puis t'informer de ce qui n'est pas encore arrivé. Concentrons-nous sur la levure.
— La levure?

— Je dois aller acheter du pain. Je ne sais pas trop à quoi cela ressemble, mais apparemment, ce sera pour aider à préparer mon mariage.
— D'accord. Achetons aussi plusieurs sacs de sable.
— Pourquoi?
— En soulever plein te taillera de beaux muscles. De plus, tu sauras forcer ta volonté à plier la réalité si tu peines souvent à soulever des trucs lourds.
Finn se plaignit à l'idée de son fils, mais rien ne changea son trajet du magasin au château; son enfant le força à emmener trois sacs de sable très lourds sur son dos tandis qu'il transportait la levure.
À mi-chemin, Lilian retira son veston de cuir bleu. Il retira son T-shirt blanc. Tout essoufflé, Finn le dévisagea. Il déposa même les sacs pour mieux paraître tout mêlé.
— Remets ces sacs sur ton dos. Ce seront désormais tes accessoires de prédilection.
— Comment? Remets tes vêtements, plutôt!
— Non; observe mes façons.
Lilian se concentra et se remit à courir dans les airs. Finn le fixait, amadoué. Il reconnaissait de ses traits dans le

visage de son fils. Ses cheveux, blancs et noirs, lui rappelaient ceux que son père lui avait légués et la teinte que sa fiancée bordait. Alors qu'il rêvait de plus en plus aux lulus, au visage et au corps de sa douce, Finn se fit attaquer par Lilian. Il courait autour de son père et l'attaquait sans cesse.
— Q… Qu'est-ce qui te prend? Arrête!
— Défendez-vous, père! Je ne vous épargnerai pas!
Une ruée de coups de pieds dévala et s'étala sur le corps de Finn, qui cracha sa salive. Il tomba.
— Ha! Quel père pathétique… Jeune, il ne sait pas se défendre comme il ne m'a jamais rien donné.
— Je doute de tout cela. Je doute d'être pathétique!
Lilian sauta sur son père et le rua de coups. Le géniteur les évita du sol malgré son épuisement et trouva la force de se relever. Il fuit du mieux qu'il ne le pouvait, mais Lilian le rattrapa presque trop facilement. Il le retint au sol avec agressivité et le força à transporter les sacs de sable.

Les deux jeunes hommes reprirent leur route ensemble. À la fin de leur trajet, à leur arrivée, Finn s'écroula sur le sol.
— Va l'aimer, maman.

La fille le fixait, surprise. C'était bel et bien la première fois que son fils la tutoyait.

XI

Quant au duo dans la forêt, il y eut tout d’abord Horatio qui prit son temps afin se concentrer sur ce qui lui semblait être du charabia. Les paroles d'une femme voguaient sur sa réalité, et, en plus, cette fleur de roi tournait en rond en tombant doucement à chaque fois de pensées condensées dans le ciel. Du moins, elle lui pleuvait à la figure des mots, des pétales, qui passaient à travers lui. Seule l'odeur de fleur pouvait se loger dans la tête Horatio. Il n'assimilait rien d'autre que cette impression rose, qui, finalement, ressortait de ses poumons après de brèves secondes. Non vaines, elles l'inspiraient, mais… à faire quoi? À écouter. Il entendait des mots, mais leur rythme onirique lui déplaisait, alors il se chargea de les traduire. Comme un shaman des esprits roses, par l'intermédiaire de sa magie, il se décida de ressentir au lieu de sentir. La plupart des esprits s'avéraient moqueurs, mais il sut voguer sereinement avec plus haut que lui-même. Les yeux fermés, il n'entendait plus les images et voyait tous les sons autour de lui. Les bruits des petites choses lui paraissaient plus importants

que les fameux ou épiques orchestres des arbres, du vent, de l'eau et du ciel. Les petites pattes d'une coccinelle lui effleuraient la jambe. Alors, il ressentit un certain besoin de retirer ses chaussures. La fille le regardait, confuse. Le flot de simples paroles cessa, et alors, Horatio rouvrit les yeux.

La tête à l'envers, Horatio se tenait grâce à ses jambes sur la branche d'un arbre plutôt grandiose. La petite coccinelle, rouge, lui chatouillait le bout de l'index de sa main droite. Vif de peur et rapidement déconcentré, le pauvre Horatio tomba presque automatiquement. Après tout, ce genre de comportement maladroit lui appartenait depuis sa plus tendre enfance. Sa grâce et sa maladresse s'affrontaient constamment. Ce qui résultait en des situations telles que celle pour laquelle il se déchaussait : la fille le tenait déjà dans ses bras, lui, qui avait tombé. Rougissant, Horatio releva la tête dans le ciel. Son nez, non congestionné, le gênait, pourtant. Pourquoi? En regardant la coccinelle, là-haut dans le ciel, son cœur se développa de la rude étreinte de son incompréhension pour le laisser inhaler

la beauté humaine. En rabaissant les yeux, la drogue de la vie s'injecta dans ses veines et fit palpiter son pauvre cœur ému comme jamais. Devant lui, les arbres, la fille, les fleurs, les herbes, la coccinelle, le ciel, les nuages…

…et lui-même. Horatio savait se contempler comme un être humain. Son expérience le dépassait pourtant totalement. Son état primitif, son incarnation futile sur sa planète et sa vie qui s'éclatait contre tant de choses étaient tous des aspects de sa réalisation psychédélique naturelle. Il sourit, signalant à la fille sa jouissance décuplée. Il tâta le visage de l'innocente. Il fixa ses yeux en clignant des siens. Les joues rouges de la petite l'amadouaient. Comment exprimer tant de choses qui viennent en un seul esprit, en un seul outil que l'on surnomme écriture?
— « Tèr ». Tèr. C'est ton nom.
— Mon nom? Comment peux-tu possiblement savoir cela? Je n'ai aucun nom.
— Je me suis connecté avec la nature. Grâce à toi. Je te baptise ainsi.
Tèr sourit.

— Ah, bon? Laisse-moi voir deux maigres secondes le dedans de tes pensées.
— Je te baptise Tèr parce que ça ressemble à « Terre », mais ça ne l'est pas. C'est un nom osé et bizarre. Il te symbolise bien pour moi, qui suis l'archéologue de ta personne.
— Sais-tu que ton ami mariera ma sœur?
— Il ne me l'a jamais dit, mais, même si je ne m'en doutais pas, je sais désormais me connecter à... quelque chose. C'est différent, en moi, maintenant. J'accepte cela avec... respect.
Il songea à lui avouer qu'il s'infiltrait chez les habitants de la terre afin de les ruiner pour ceux d'où il venait, soit des sous-marins, mais finit par oublier cette alternative.
— Quel est le rapport des pouvoirs? Pourquoi en ai-je?
— Je l'ignore, mais si tu avais hérité de la malchance et complètement manqué ton initiation, tu serais mort. Et je t'aurais tué en ces lieux si tu n'avais pas compris ce que tu as compris.
— Qu'ai-je compris?
— Ça ne s'explique pas. Tu l'as compris, je le sens. C'est tout. Il faut

l'accepter, alors n'insiste pas pour savoir quelque chose de perméable chez les mots et intangible pour l'esprit.

— Montre-moi ta nature.

La fille fit crouler de lentes plantes hors du sol et s'y accota. Les plantes, immobiles, la servaient. Horatio plissa des yeux et émit quelques brefs sons de songeur.

— J'avoue que… cette beauté que la nature recèle ne s'explique plus.

Tèr acquiesça. Elle enlaça amicalement son bras atour des épaules d'Horatio et lui annonça qu'ils devraient rentrer préparer un gâteau et faire des invitations pour le village.

XII

2-Cœurs prit deux mèches de cheveux vertes du sol. Il les frotta doucement l'une contre l'autre. Il ne comprenait pas ce qu'Horatio venait de dire, de sa cachette derrière un arbre lointain. Pourquoi est-ce que les gens qui meurent aiment tant mourir? Deux cœurs ne lui suffisaient pas; en vérité, Deux-Cœurs ne les voyait qu'en tant que deux malédictions, une étant supplémentaire au chagrin qu'il éprouvait à comparé à celui des autres. Sa vieillesse lui arracherait à travers les années tout ce qu'il possédait. La reine le fascinait. Elle semblait frêle, impuissante, petite, belle comme éphémère et, surtout, terrifiante. Pourquoi souriait-elle toujours? Deux-Cœurs ne détestait pas son sourire. Seulement, il le voyait comme une atteinte à sa vie. Jamais il ne pouvait dormir paisiblement. Depuis le jour fatal où il avait parlé à cette femme, sortant de la silhouette du roi, il l'avait crainte. Terriblement crainte. Et sa fille lui ressemblait… Et les amis de sa fille commençaient à lui ressembler! Serrant les petites lignes vertes entre ses deux doigts puissants, Deux-Cœurs sentit la peur le pousser à un niveau

d'hostilité qu'il savait dangereux. Toute sa vie, il avait aidé des villageois. Toute sa vie, les gens le remercièrent, peu importe qui, la reine y comprise, et il ne défaillit jamais à une quelconque tâche qui lui fut donnée.
La chose qui le troubla lorsque le terrible sourire de la mortelle s'esquissa fut sa vanité. Bien sûr, elle ne figure pas dans le sens propre du terme. À vrai dire, ses muscles, ces liens indestructibles qui nouaient son image de héros public en une seule incarnation le gênaient depuis le sourire fatal. Il tâtait toujours ses muscles comme on tâte une blessure : à chaque toucher, il espérait la peste disparue et le bonheur en lui-même. Il avait l'air paranoïaque lorsqu'il se tâtait, mais c'était plus fort que lui; soit il se retenait, soit il ne se retenait pas. Ce cycle alternant du négatif au positif ne changeait plus depuis le sourire. Qu'il quitte le village ou non, l'ombre d'un château venait le hanter la nuit et, dans le plus profond de chacun de ses rêves venait le chercher un sourire composé de mille horreurs. La nuit, Deux-Cœurs se réveillait parfois baigné dans de froides sueurs et ne parvenait plus à se rendormir. Récemment, la fréquence alarmante des occurrences

le força à revenir affronter les démons qu'il avait lui-même gracieusement accueillis dans *son* village et même *aidés* à se loger en mettant brique sur brique de château pour finalement recevoir une récompense futile; à quel bien le mènerait l'aide de pauvres gens? Submergé dans les ténèbres, Deux-Cœurs remarquait les gens, mais n'interagissait plus avec eux. Son enveloppe l'en empêchait, scellée par un doux sourire si banal et inoffensif que personne ne viendrait jamais l'aider. Ainsi donc, Deux-Cœurs comptait tuer la reine et partir sans revoir les gens de son ancien village. Sur son chemin de rentrée dans le village, personne ne l'avait reconnu dans son long capuchon brun foncé, qui voilait aussi d'une cape tout son corps.
Deux-Cœurs tremblait des doigts, comme si les brindilles d'herbe le surpassaient en force à elles seules. Des sueurs froides le parcoururent, il ne sut pas comment réagir. Finalement, il déchiqueta les brindilles entre ses dents dans un accès à sa folie à travers les deux petites serrures que représentaient ses yeux.
Sa vision passa du vif au lent, du clair de la journée jusqu'au noir de la nuit.

Pourtant, à travers les serrures, Deux-Cœurs parvenait encore à discerner le soleil du ciel. Étourdi, il finit par verrouiller sa mire sur le duo qui retournait au château. Il se leva lentement et marcha, boitant de chaque jambe à chaque pas, pour finalement se faire remarquer par les deux autres sans le savoir; Deux-Cœurs perdit connaissance.

Tèr et Horatio prirent Deux-Cœurs sous leur aile comme des amis ou des membres de sa famille l'auraient fait. Ils l'emmenèrent au château afin de mieux pouvoir l'héberger. Après tout, pour une fleur, une autre fleur fut une fleur et uniquement une fleur, et, peu importe le pollen, chaque fleur donnait finalement une fleur.

XIII

Le roi dormit avec la reine. Le duo d'Horatio dormit avec Deux-Cœurs dans une des chambres des invités. Finn et la fille sans nom dormirent éveillés, ensemble. La fille sans nom cherchait son nom, tandis que Finn stressait déjà à la simple idée de la prochaine tâche que son fils allait lui donner. Ce même fils, d'ailleurs, passa la nuit hors du château. Tout le monde excepté lui-même, épuisés, sentaient davantage le poids d'aujourd'hui à comparé à celui de demain. Bien sûr, Finn se souciait pour le lendemain, mais ce lendemain ne se comparait pas avec la réalité. Cette dernière, plus cruelle que l'imagination, n'avait laissé que le voyageur en alerte constante. Selon lui, donc, une expédition de reconnaissance dans son propre village l'armait pour des prévisions plus justes. Pour Finn, les prévisions plus justes venaient seulement si sa tête se vidait des problèmes de son quotidien… d'où sa nuit avec sa douce, qui sembla partager ses façons en se décontractant avec lui. Les deux amoureux, seuls dans une chambre noire, ignoraient quels sujets les intéressaient. Toutefois, ils se savaient

pourtant complices et s'entendaient seulement en se regardant. Même l'obscurité troublante de Deux-Cœurs dans le château ne rendait pas l'opacité justice dans cette bataille perdue d'avance. Les amoureux se voyaient dans le noir et se contemplaient l'un et l'autre avec fascination. Qu'est-ce que le mariage pouvait bien signifier? À cela, ils se répondaient mutuellement d'un silence rassurant. La mission gravée de le cerveau de Finn depuis sa plus tendre enfance s'était presque toute estompée. Dans son esprit, le scénario se déroulait comme suit : soit son père ne parvenait pas à gravir le littoral menant à cette terre malgré son armée ou soit une eau trouble créait des ondes jusqu'à une fin heureuse où toute sa famille s'aimait inlassablement malgré de dures épreuves traversées avec des peines qu'il adorait ne pas avoir à inventer. La fille sans nom se réchauffait auprès de Finn un peu plus tendrement que la dernière fois. Bien qu'elle fut fortement opposée à un amant la première fois et fortement soumise à un amour la deuxième fois, elle ne savait toujours pas comment s'harmoniser avec une autre fleur. Quoique les fleurs furent

son domaine de spiritualité toute sa vie, elle craignait là la mort de sa compréhension de tout. Finn la rassura avec ses bras chaleureux comme silencieux. Après tout, qu'est-ce qu'était un homme bon en étant un jardinier vaniteux et menteur?

Le fils de Finn avait hérité d'une autre des chambres d'invités. Plus exactement, de celle dans laquelle Finn s'était retrouvé au tout début de son arrivée. Lilian, encore vêtu de ses vêtements discrets, avait ouvert la fenêtre de la pièce et descendu le ciel comme de simplets escaliers. Finalement, rendu au sol, il s'assura de vérifier les alentours. Il aperçut l'homme de fer, au loin, parmi les fleurs du jardin de l'entrée du château. Il se promenait lentement et guettait les mêmes alentours. Lilian se dépêcha de quitter les lieux avant de savoir l'étrange être près de lui. Il allait donc devoir se méfier de lui en rentrant dans le château. Cette chose n'était probablement pas intelligible et n'allait sûrement jamais comprendre ses explications. De plus, sa violence égalait sans doute la taille de ses muscles, soit une bonne grande mesure non trop déterminée. Courant

dans les champs, passant à côté du boisé, Lilian remarqua le village. Il continua son élan, son atterrissage sur le sol, et finalement, il ne courut plus que sur la terre. Le vent encourageait son visage en le refroidissant au cas où il devenait trop chaud. Il se trempait dans la liberté et, surtout, dans la liberté sans troubles de la guerre qui n'éclatait pas encore. Il arriva dans le village à minuit. Fermés, les magasins ne laissaient aucun aperçu donner sur leur contenu. Lilian mit ses mains sur les vitrines sur chacune des vitrines l'intéressant, discret comme tout. Ses parents ne le corrigeaient pas. Il sourit, mais… brièvement. Quelques étampes de mains dans des vitrines ne valaient pas l'amour d'une famille, aussi mal tenue soit-elle. Lilian fixa ses mains, hypnotisé par chacune des fines lignes qu'il rapprochait de ses yeux.
Une lumière s’émana d'une des fenêtres du village et sortit Lilian de son hypnose. Il sprinta jusque dans une étroite fente entre deux magasins. Reprenant son souffle, il se rassura tout en ne pouvant s'empêcher de rire intérieurement de la mauvaise allure des deux magasins; le corridor qui rendait voisins les deux magasins donnait une vue l'un sur l'autre par

l'entremise de fenêtres voisines complètement inutiles.
Lilian opta pour se cacher dans l'un des magasins. Toutefois, l'hésitation que lui procuraient les portails transparents adjacents l'embêtait et il ne voulut briser aucune chose afin de se protéger de tout risque. Derrière la minuscule ruelle, Lilian fit de l'air un tout scalariforme et monta jusqu'à la cheminée du magasin de gauche. D'un seul coup, il s'y glissa et, grâce à son pouvoir de glissade contre toute matière, il ne se tâcha pas au coût de son énergie. Son habitude de s'attaquer au modelage de l'air et du ciel, avec le temps, l'avait habitué à cette limite. Ainsi donc, les escaliers volants consistaient sa spécialité, mais presque son unique force. L'air, faite d'atomes, de gaz, plus mouvante que le liquide, nécessitait beaucoup d'attention et d'énergie. Le plus facile, soit les choses sous forme solides ou liquides, devinrent le plus difficile pour Lilian. Et il se trouvait coincé avec sa seule capacité assez spécifique.

Lilian replaça ses pantalons comme il se devait et observa curieusement les alentours; de la noirceur seulement. Il tâta les murs jusqu'à temps de trouver

un interrupteur. Il ouvrit les lumières pour révéler un magasin de jouets. Après quelques secondes, le garçon s'empressa de refermer les lumières parce que tout le village s'empresserait d'aller inspecter une soudaine illumination.

Mais il était trop tard. Les villageois s'attroupaient autour du magasin, tandis que le propriétaire insérait la clé dans la serrure.

XIV

Lilian ligoté, Finn fuyant

Triste enfant, pris, Lilian
Pur et si doux, du lys, d'Ulysse.
Sans sens, pourquoi le sang
De son parent est supplice?
Les villageois sont ignorants.

Quel bel amour fut délirant?
Sans le doute, le malice
Calice de liberté, bu, tant
Triste enfant.

Sacrifice sans justice,
Le grand sort va, humiliant,
Débarrasser ce Lilian
De son paresseux parent.
Triste enfant.

Fille laissée innommée

Le satin sort de leur ton
Quand s’en vont tous les hommes,
Prétendant rester garçons,
Même croquant les pommes.

Serait-ce paresse, qui,
Malgré leur allégresse,
Malgré leur tendresse, oui,
Détruirait les déesses?

Conquises et acquises,
Croquis d'un fruit trop exquis,
Clairement, quelle bêtise
Constituent ces sots maris!

Que décollent les prouesses,
Que la vie se dépoétise.

Prélude au matin des Ténèbres

Personne ne dormait,
Seulement, on fêtait
Jusqu’à ce que le temps
Vint pour faire néant

En nous retirant sens,
En nous retirant faits,
Parce que Finn lui ment,
Par la vie, Lilian.

Pour courir sur le vent
Ses mains, il détachait
Très aisément devant
Des quantités de gens.

Malgré les cris et plaies,
À rien, Lilian ne plait
Malgré ses vies et frais,
Plus rien, Lilian ne paie.

Matin des ténèbres

L’armada des géants est là,
Ils sont rassemblés
Et plus aucune rime ne sera
À la paix, dédiée.

Les gens courent sans vraies voix ou voies.
Ils sont rassemblés.
Aucune lacune n’ira
Ailleurs qu’à eux, et...

À, ah, par là-bas,
À travers tous les tas affolés,
Oui, on la tua,
La reine, grande majesté.

Les filles purent la pleurer,
Très désordonnées.
Foi du roi cessa :
Horatio, aussi, déserta.

Achèvement du Matin des ténèbres

Que fais-tu, Finn?
Tu chagrines?
Elle t’attend.
Sois bienséant.

Mon bon ami...
Je suis sans vie,
Avec le trop,

La mort, je vis.

Deux-Cœurs,
Comprends si peu.
Deux-Cœurs,
Aimant le feu.

Il aspire
L’essence d’un roi,
Il aspire
À meilleur qu’il sera.

XV

Lilian courait dans tous les sens. Chanceux, il avait pu éviter, grâce aux fonctions les plus simples de sa puissance, tout contact avec le village avant que les troglodytes sortent de leur cachette. Comme prévu, le roi des troglodytes reproduisait l'histoire que Lilian avait entendu trop souvent à son chevet de ses pauvres parents avant de dormir. Une histoire de héros dégénéré, qui héritait d'un héritage de parents complètement fous, de gens complètement désorganisés, de rêveurs sans précautions, sans limites ou restrictions réalistes. En fait, l'utopie convenait mieux, en tant que terme, à la vision du monde de la famille royale, quiconque fusse-t-elle, peu importe l'univers ou la ridicule température dehors.

Logeant ses poings dans les murs, en dispute avec son cerveau, le garçon effrayait les villageois de l'abri dans lequel il les avait enfermés.

Un être difforme, une fusion entre la femme royale et le musclé local, gisait au sol. Mort, Deux-Cœurs ne s'agit plus d'une simple comptine morale, d'une vie comme une autre, d'un cheminement ou d'un amour-propre.

Deux-Cœurs était la philosophie du tourment : un garçon, un pauvre jeune homme, mort par irréfutable obstinée que la psychologie éteinte n'aurait pas voulu soigner sans médicaments. Le seul remède à la vie de la force fut sa mort, et bien que l'intelligence autant soi-disant émotionnelle ou stricte. L'emblème de la vie réfléchissait des opposés donc si forts qu'ils se tuèrent par logique pure et dure; en effet, la logique consiste parfois en un mécanisme automatique. Devant les corps, la mariée et sa sœur n'avaient pas pu intervenir; même de belles plantes n'effaçaient pas l'existentialisme complètement nihiliste. La contradiction était si belle que le mort s'était donné une fin de vie devant les filles. Traumatismes s'ensuivirent, Horatio courant ailleurs, le roi les rassurant du mieux qu'il ne le put... pour finalement devenir celui que Finn fut; un fuyard, apeuré par son sort sinon par le manque de son plaisir personnel devant un bonheur roi. Comme Finn revint, le roi partit à jamais se cacher dans un trou noir, un univers constamment mort. Le vent devint son arme mentale, soit les murmures de la reine morte. Le roi en souffrait, mais il, alors que les autres

changèrent infiniment au cours de chaque seconde, apprit à jouer de la harpe pour accompagner les tristes chants de sa défunte. Ainsi donc, sa retraite de la responsabilité s'imposait lourdement sur son pauvre crâne dépourvu du raisonnement logique. Les humains sont primaires et finis. L'univers les divise en étapes. S'ils prennent part à la division, ce qu'ils doivent absolument faire avec leur conscience, comme si c'était leur prison, les mène malheureusement parfois à cette isolation dont le roi souffrit agréablement jusqu'à son dernier et doux soupir imaginaire sur la plus hautes des collines de son esprit. Devant les cieux, il accepta sa mort en tenant sa harpe et en souriant. Le vent ne chantait plus et ses mains venaient le chercher. Tout petit, aux creux des mains des milliards d'incarnations qu'invoquèrent ses neurones mourants, le roi vit toutes les couleurs s'animer dans un bleu qu'il voyait pourtant encore. Il ressentait des couleurs, mais il voyait du bleu. Bien que toute sa science lui montrât sa mort, il ne vit que le bleu du ciel. En lui, la fin ne s'avérait pas finale. C'était un rendez-vous avec sa femme.

Lilian rassura les villageois à contrecœur. Qui enfermaient-ils il y a si peu? Sa colère excédait ce qu’il espérait de lui-même. Il voyait son visage crispé dans un miroir du pauvre entrepôt souterrain. Le refus de décontracter sa frange l’inquiétait, mais en lui, Lilian ne possédait que des pensées qui se bousculaient. Il sortit de la cachette en ordonnant tant bien que mal aux gens de demeurer cachés. Il déchaîna sa rage sur plusieurs géants. Leur corps, chacun nu, le dégouta parce qu’ils lui rappelaient des adultes copulant. Chaque géant était répugnant non pas par esthétique, mais par toutes ces choses auxquelles ils ressemblaient : la guerre, les hommes et l'animosité. La cité souterraine était trop primaire pour permettre un semblant de sainteté. Le monarque des bêtes, soit plutôt le prophète intelligent de leur espèce, n’était qu’un autre géant à peine assez intelligent pour être habillé. Pas plus grand que les autres, il fêtait de son regard triomphant sur l’humanité, ayant le prodige sur l’épaule. Ce prodige fut le fils des monarques, qui fuit les eugéniques de ses parents utopiques : le roi et la reine des fleurs. Il exerçait la fonction de carburateur de

puissance énergique chez les géants. Horatio et Finn l'avaient rencontré. Sans remords, ce commandant des monstres ne planifiait pas particulièrement sourire ou pleurer devant des morts. Il observait la vie avec cette fascination frivole que ses parents avaient cru réservée aux filles, les vraies fleurs.

La violence revenait comme des plantes semées il y a une éternité.

— Finn... Finn! Cesse tes jeux d’enfant, l’implora Horatio.
— Nous retournerons ici sous peu, Horatio. Seulement, nous... devrions aller nous réfugier parmi les nôtres.
— Exactement! Allez, partons!
Finn marcha en la direction du littoral.
— Que fais-tu, Finn? Regarde! Nous partons dans l’autre sens, l’ami! Nous devons sauver tout le monde, comme la prophétie de ton fils le voulait! Regarde... Ils nous implorent, Finn. Finn. Finn! Finn! Viens!
— Non. Les miens vivent dans des sous-marins. Pas dans des châteaux. Quelle illusion tu te fais, mon… ami.
Horatio se fâcha. Il prit Finn par le collet.

— Tu sais autant que moi que ces gens ne font rien de mal. Ils règnent sur des fleurs, ma foi…! Qui vas-tu blâmer pour ce génocide? Des monstres inconscients, ou… ta paresse?
Finn poussa Horatio et essuya son collet.
— Visiblement, la terre ferme recèle de créatures étranges. Elles font toutefois ce qu’elles veulent; rien ne sert de nuire à l’ordre naturel des choses…
— Quelle ironie! Quelle inconstance! Je suis une fleur, mais regarde-moi : je suis un homme à comparer à toi.
— Détache-toi de cette mission de reconnaissance, mon ami. Cessons ce conflit et partons.
— Qu’as-tu? Pauvre fou… Sale monstre!
Horatio envoya Finn au sol d’un seul coup de poing à la figure. Ce dernier se releva du sol avec fureur et tenta une ruée de coups afin de se venger, mais déjà, il était trop tard : Horatio maîtrisait les fleurs. Il faisait sortir d’épaisses tiges de ses mains pour contrer chaque coup défleurissant. Des pétales virevoltaient dans les airs partout autour du combat alors que le ciel sombre du matin des ténèbres empirait. Soudainement, le garçon aux cheveux blancs fuit les lieux. Son ami

le rattrapa plusieurs fois, mais le dégonflé le repoussa en rendant son poids comparable à celui d'une plume et en le poussant. Bien des tentatives de puissance déconcentrèrent la balance d'Horatio. Finn était faible. Ses pouvoirs tremblaient, mais il maîtrisait un peu, grâce à l'entraînement de son fils, l'art d'infuser sa lâcheté dans tout.
Les eaux grondantes créaient des vagues et des vagues d'insultes pour Horatio. Au large, plus rien d'autre que le désespoir : Finn avait caché plusieurs choses à son ami. En vérité, il y a peu de temps de cela, un sous-marin avait été posé afin de recevoir les aventuriers. Maintenant qu'il y repensait, Horatio comprit à quel point son propre peuple n'était plus sa famille. Ses ennemis l'étaient et, maintenant, son fidèle traître refusait de voir cette même vérité.
Horatio lança un juron alors que sa main propulsa un caillou dans les eaux confuses. La marrée allait bientôt trop monter, alors Horatio escalada le littoral. Pendant ce temps, son esprit le pressait de plus en plus de monter...

Combien de sous-marins allaient remonter, le jour où les marins reviendraient? Le caillou de la colère

égalait la force de frappe qu’Horatio allait pouvoir déployer contre un océan de monstres, de puritains scientifiques qui arracheraient des racines pour imposer les leurs...

XVI

Lilian s'assit sur un des multiples bancs de bois de la pièce. Les titans l'avaient repoussé jusque dans cet enclos de ce qui allait sans doute servir aux porcs. Lilian broya du noir, avachi sur un vieux baril de vin. Les villageois discutaient entre eux. Parmi le groupe, un homme en particulier savait motiver et planifier des choses. Il organisait un plan d'évacuation et, apeurés, en quête d'un dernier espoir sur lequel s'accrocher, tous en venaient à se rassembler autour de la large table ronde voilée, rangée depuis des lustres. La poussière flottait en abondance dans les lieux. Lilian plissa les yeux et ses pupilles fixèrent le brouhaha. Qui prenait la relève? Le roi? Lilian se leva brusquement et alla dévisager ce qu'il crut être son grand-père, mais sa déception s'avéra sans pareil.

— Jeune homme, lança le vieillard. Retourne-toi vers moi.

Lilian se fit arrêter par la main d'une jeune femme qui se posa sur son épaule. Enfin, en fait, par une chaîne de mains qui créèrent une tonne d'affection. Bien qu'elles s'appuyaient toutes sur ses épaules, les mains des

dizaines de villageois silencieux allégeaient le poids qu'il portait.
— Jeune homme, répéta le vieillard. Nous requerrons impérativement de l'aide. Il faut nous accorder la chance de prévenir les autres villages de ce danger qui, éventuellement, les atteindra.
Lilian crut que seuls le vieillard et lui-même se trouvaient dans la pièce.
— Je… Je ne peux pas, papy. Je ne peux plus rien faire contre ces titans. Je suis épuisé.
— Trouve le gardien de la reine. Elle est morte, alors il est le dernier défenseur auquel nous pouvons recourir.
— J'ignore où il se trouve.
— Nous aussi. La famille royale savait nous défendre. Deux-Cœurs savait nous défendre… Ils sont tous absents. Sois notre héros, je t'en prie.
Les autres villageois commencèrent à supplier Lilian de la façon que leur sage leur montra.
— Je ne suis pas un héros, balbutia Lilian. Je suis le fils d'un raté et…
Ses yeux s'écarquillèrent.
— Maman! Où est ma mère? cria Lilian, paniquant. Mon père m'a tellement préoccupé que…

— Retrouve notre Deux-Cœurs. Retrouve nos princesses. Retrouve le gardien et notre reine... Attire les troglodytes ailleurs qu'ici avec ta magie.
Lilian cherchait encore sa mère de regards fuyant tous ceux des autres, qui le fixaient tristement en attente d'une réponse.
— Je… Je reviendrai, monsieur.
Le vieillard sourit.
— Les héros sont seulement courageux, rien de plus. Tu n'as pas besoin d'être un être complexe pour représenter notre grâce.
Lilian fuit la cachette. À bien y penser, presque toute la populace subissait la fureur des colériques barbares. Comment ce petit groupe de réfugiés pouvait bien garder espoir? D'un, puis deux pas flottant, Lilian se précipita dans le ciel et empiéta le vent. Il se lança dans une trajectoire en zigzags afin d'esquiver et de distraire les troglodytes.

La fenêtre du château cassa. Il déboula dans les escaliers en colimaçon de la tour, mais glissa comme un savon dans une douche grâce à son pouvoir. Arrivé en bas, à l'étage, Lilian vit enfin sa mère. Dans les bras de sa sœur, elle

pleurait. Elle semblait beaucoup plus jeune quand elle pleurait.
Lilian sentit qu'il avait fait une erreur en remarquant à quel point il débarquait au mauvais moment. Sans lui, son père ne se serait jamais démotivé. L'arrivée des troglodytes aurait été repoussée à plusieurs reprises comme dans sa version de la réalité. Un trou, un gigantesque trou, projetait un halo de lumière. Un horrible visage, découpé par le halo, s'imposait entre Lilian et sa mère sans nom, que Tèr prenait dans ses bras. Lilian se blâma pour cette fin horrible qu'il crut venir quand la bouche du géant s'ouvrit. Il tendit ses mains vers sa mère. Du mieux qu'il le put. Le titan tomba et fit trembler la terre, tomber des briques. Ses pupilles roulèrent jusque dans le creux de son crâne et, sur son front, un Horatio sortit, provenant des cheveux.
— Oncle Horatio! s'écria Lilian, souriant. Oncle Horatio! pleura-t-il, complètement débordé.
Horatio regarda son « neveu ». Depuis quand avait-il un neveu? L'homme créa une plante qui l'éleva à la hauteur de l'étage.
— Qui es-tu, petit?

— Le… Le fils de Finn. Je vous appelait « oncle Horatio », parce que vous et mon père étiez frères d'armes soudés.
— Finn a fui. Tout le monde meurt… Ça va mal. Sèche tes pleurs, petit.
La voix de son oncle lui fut familière, mais elle lui donna des frissons inattendus, comme un câlin, mais à distance. C'était là la masculinité du plus féminin des deux frères.
— Je connais un abri dans lequel des villageois survivent. Je croyais que tous les gens étaient à l'abri, mais, décidément…
— Ce sera compliqué. Ce sera horrible. Mais c'est la vie.
Lilian soupira, en prenant un air confiant.

XVII

« Beaucoup de gens sont morts, aujourd’hui, dont certains à qui nous accordions fortement tout notre amour. Qui méritait la mort? Aujourd’hui, nous inscrivons ce jour dans nos anales. Aujourd'hui, nos cœurs se muent en pierre, mais vraiment, ils sont plus atteints et craquelés que jamais. Mesdames, messieurs, je vous annonce qu'à partir de maintenant, l'ère dans laquelle nous vivrons porte un nom. Comme autrefois nous appelions les choses et écrivions des livres portant sur des sciences qui nous échappent encore aujourd’hui et construisions des tours si grandes et grosses qu'elles grattaient le ciel pour finalement retomber sur la terre, nous intitulons l'humanité. Le nom de cette ère se nomme ainsi : L'Ère Aérienne. Pourquoi ce nom? Eh bien, c'est simple. En fait, nous émigrons. Tous ensemble, nous construirons une nouvelle société, au-dessus de tous les anciens problèmes… Grâce aux technologies que certains d'entre nous ont décidé de développer, nous commençons dès maintenant notre ascension vers un monde meilleur », dit le sage. Son nom? Non pas que cela eut une

importance, c'était Scott. Il construit une machine l'aide de ses connaissances sur l'ancien monde, car oui, il fut de ceux qui vécurent avant l’inhalation de la technologie et l'avènement du « Nouveau Moyen-âge ».
Lilian ramassa plusieurs ressources qui servirent à la construction du premier « gonflable », comme les gens l'appelèrent. C'était une machine qui ne faisait aucun sens, mais qui, pourtant, volait lorsqu’elle se remplissait d'air. Les villageois, ébahis, furent peu à peu déçus de la magie et intéressés par la science; la nouvelle génération s'éleva, les gonflables prirent des noms plus scientifiques, on finit par tous habiter dans les airs, et, enfin, les troglodytes devinrent les seuls terriens. Les gens oublièrent la menace gigantesque du sol, et même le règne commandité par un humain étrange, pour enfin se reposer en l'air. La récoltes de ressources de carburants ne fut trop nécessaire, mais des matériaux de réparation nécessitaient une récolte par quelques mois. Des expéditions, prudentes quand aux géants, permit à la race humaine de s'effacer du collectif des grosses bêtes. Les années passèrent et

Lilian, sous une adorable famille composée d'Horatio et Tèr, apprit à regretter d'avoir causé la déchéance de cet univers en ayant apeuré son père, mais sut garder la force de l'espoir grâce à son modèle, son héros : Horatio. Il n'abandonna jamais et forgea un avenir pour les pauvres, qui devinrent les paisibles et, enfin, les insouciants. C'était définitivement mieux que dans l'univers originel de Lilian. Il ne se pencha sur aucune question de retour dans son univers et se contenta d'avoir pour femme une bonne villageoise, fille de gens de mairie d'autrefois. Ils se marièrent à travers des ballons alors qu'Horatio et Tèr versaient chacun une larme, songeant, en se regardant, à l'amour. Les cheveux blancs de Lilian demeurèrent dans la génétique de ses descendants et il ressurgit, bien plus tard, une petite fille aux cheveux bien blancs comme ceux de son ancêtre qui avait vu la Terre de près quand tout le monde en nécessitait des ressources. L'ère de l'air étant la fin elle-même, on oublia la Terre et les gens se tournèrent vers les stupidités de ceux qui possèdent tout le temps du monde.

L'homme devint résistant au peu d'oxygène que le plancher des nuages laissait s'échapper. Le soleil n'influença pas autant les peaux qu'on le croirait, et, surtout, laissa des couchers spectaculaires, des éclairages majestueux et une certaine précaution à l'égard de ses rayons. On jeta des déchets à terre, de si haut, et on oublia l'environnement. La planète devint l'Enfer. On eut peur de descendre; là-bas, les gens mourraient. Les téméraires, de beaux hommes, racontaient comment descendre procurait des sensations qu'ils ne savaient pas lier à l'abondance d'oxygène qu'ils avaient oubliée. Des hallucinations et quelques géants suffirent afin de graver dans l'esprit collectif communautaire cette peur pour la terre ferme.
Les gonflables, des machines de toutes sortes, suffisaient pour créer des passages, des allées, des magasins, de grandes maisons, des fontaines, des lampadaires, des ballons et du cirque en couleur. On discerna le travail dans les loisirs paisibles d'une vie soutenue et on envia son châtiment. Les gens, paresseux et oisifs, se reposaient souvent. Ils manquaient d'air, alors l'activité physique ne leur manquait

pas. Ils consommaient des ballons. De grandes cordes de fer, des trucs automatisés, firent les descentes en Enfer dans les cas critiques. Mais ces cas étaient rares et les enclumes, les robots et ces pinces chromées étaient un fardeau. On préférait cultiver des ballons et les manger à la peur. Le temps avança encore et, alors que les livres des vieux morts prenaient la poussière dans les bibliothèques volantes multicolores, la fille à la tête blanche devint une jeune femme.

XVIII

— Ça, son vieux, là, dans le livre, là, dans le… le livre. Derrière le, le… le comptoir, là, elle, là, lit, oui. La, la fille, elle, elle a lu le livre cent fois, mais, mais elle le lisait encore et encore. Lit. Dans son lit. Elle le lit dans son livre. Lit. Le livre lu dans son lit, non? Oui, voilà. Elle l'avait lu dans son livre. Dans son lit! Dans son lit. Elle le lisait encore. Elle regardait les coups de droite et de gauche d'une main imprimés par des lignes fines. Elle… Elle, son père, elle l'aimait, mais elle aimait encore plus le père de son père de son père de son père de son père se je-ne-sais-plus-qui… D'un gars, qui, apparemment, était important dans le truc qu'elle lisait. Dans la vie. Dans l'histoire de la vie écrite. Elle lisait, elle… était belle. Ses cheveux blancs, beaux, bons, radieux au soleil… Ses cheveux blancs, à Caurantine, on les aimait bien, dans le… le truc qu'on habite. Le quartier. La ville. Dans le monde, oui. On adore les cheveux de Caurantine, mais on déteste qu'elle lise et qu'elle peigne. Elle peinturait des bibelots blancs dans des vieilles pièces grondées de trucs vieux comme des chevaux de Trois. Des cheveux de

trolls. Désolé, je me trompe souvent de mots. Les livres de bigleux poussiéreux me filent des fils longs de cheveux blancs. Des cheveux de pinceaux, pas des cheveux de Caurantine. Elle était trop belle pour perdre mes cheveux quand elle me regardait. Euh! Je veux dire, je veux dire qu'elle ne perd pas de cheveux. Pas trop, j'espère. Pas comme moi : je suis chauve. Je trébuche de la langue quand je parle, alors excuse-moi. Ainsi donc, comme je le disais, elle lisait son livre et, là, comme d'habitude, elle… Attends, non, c'est : « Comme d'habitude, elle lisait son livre, et là, soudainement, un truc la frappe et elle est devenue folle. » Ah, mais oui, oui! Je la regardais, je la regardais avec mon chapeau de clown qui cache ma chauvreté, et ses beaux yeux, ils se sont plissés, puis ils se sont… Ils se plissaient comme des rideaux qu'elle baisserait en voyant que je la vois dans sa peinturation, puis, elle, ou enfin, ils, ses yeux, se rouvrent comme des grandes bouches qui baillent quand le soleil s'ouvre le matin. Se lève. Et là, elle, le visage de porcelaine à lettres derrière la caisse, derrière le livre, derrière le lustre, derrière un bibelot-tableau de taureau, se lève et part. Elle est partie. Elle

partait vers une réponse dans son livre. Je suis un rigolo, mais je ne plaisante pas.
— Et?
— Elle est pa… elle est partie!
— Tu ne l'as pas suivie? fit un sourcil soulevé et un autre qui s'abaissait comme par mécontentement.
— Moi! Moi, je ris et je tremble dans mon coin, je ris et je ris dans mon petit bonhomme, en petit bonhomme, en petit accroupi, mais je suis un pas-pervers! Tout le monde sait que j'aime Caurantine, mais je ne la suis pas! Papa du tout.
— Et tu l'espionnes.
— Je suis un carré de sable! Je veux dire, je suis un garçon! Je veux insignifier que je suis la fantine, la, l'enfante, l'enfant, mais je suis, j'étais un garçon et je suis, depuis, un garçon encore. Je suis chauve, oui, mais je suis là et… et…
— Il suffit, clown.
— Ce sera Pierrot, merci.
— Pierrot, nous devons la retrouver.
— Oui, oui, mais la fille du, cette fille du maire, du, je, euh... La fille du merde, du… La fille du monsieur des lettres gravées sur des trucs bruns qu'on donne et qu'on reprend et qu'on efface et qu'on redonne… Elle, la fille

du gars du magasin du gars qui est mort il y a longtemps, on la trouve où si elle absente son atelier de livres et son magasin de lire?
— Je l'ignore. Je te cherchais puisque tu es toqué sur cette fille qui me sera sans doute promise un jour.
— Reparles-en à mes fesses, merci, monsieur je-me-tenais-loin-du-carré-de-sable-parce-que-j'étais-trop-timide, contraire à moi, le soi-disant couronné clown d'ici-là, de haut en bas.
— Ma famille vaut plus de responsabilités que la tienne, petit-à-balbutiements. Et tu es chauve tandis que je suis musclé *et* doté de la plus belle chevelure blonde que tu auras vu de ta vie.
— Tes parents t'ont appelé selon un chiffre tellement ils tenaient au nombre de responsabilités qu'ils commettaient par jour, pauvre pauvre!
— Quatre-Cœurs, c'est une force. C'est ta puce la plus lousse, la plus performante du tout entier globe, de toute la cité. Jalouse-moi, et reparlons-en après que nous ayons trouvé la belle Caurantine que je marierai.
— Marier Caurantine? Pour quoi faire, pauvre bouh-ouh? Elle, ELLE, Caurantine, elle, elle… sait comment donner du dedans, mais pas du devant

comme des tympans cassés. Tu n'écoutes pas ta nature d'oisif, d'oiseau, mais oui, mais oui, je, moi, je le fais. Je l'écoute. La regarde. Je regarde Caurantine et je la bisoute de ma fenêtre et elle me regarde et m'aime bien. Elle me cligne des yeux parfois quand elle me voit, et on se parle quand je viens au dépanneur la voir pour l'interrompre le plus possible dans sa lecture parce que je suis un client qui a le royaume de lui dire que je l'aime bien. Et j'achète des bons ballons et je ne regarde pas les siens.

— Oh, mais donc on me croit plus perverti que soi. Tristesse!

— Ses coups de papineau sur le tableau dans le bobo blanc font des images couleurées. Elle me donne des festins de carnaval dans un art que tu ne comprends pas parce que tu aimes ne pas peindre et défaire des gens à plaindre de leur nature d'erreurs d'ordinateurs de ballons. Avec ton processeur de caca pourri.

— Je te croyais assez intelligent pour m'aider, Pierrot…

— Je ne te crois pas.

— Je le croyais, oui.

— Crois-moi…

— Quoi?

— Toi, là…

— Quoi?
— ÇA!
Et Pierrot frappa Quatre-Cœurs à la figure avec son gant blanc de clown dégonflé, ce qui produit un claquement retentissant entre les dents du jeune homme, beau garçon blond.
— Clac-clac-clac! imita Pierrot en riant.
Quatre-Cœurs grogna et cassa presque la figure du bozo, mais l'épargna. Il cherchait sans doute Caurantine depuis sa disparition; il ne devait plus savoir quoi faire sans pouvoir voir son visage.
— Dis-moi où elle se trouve, menacèrent les mains musclées du blondinet.
Pierrot gonfla son torse, enchaîné du cou par la peau, et se dégonfla comme un ballon afin d'émettre un couinement de jouet, de klaxon ou de toute autre symbole ridicule, et ses yeux sortirent presque de leurs socles, gros et ronds comme des bedons.

Leur aventure ne faisait que commencer…